

Province Équatoriale! Des déserteurs seuls ont pu livrer aux ennemis pareilles munitions de guerre.

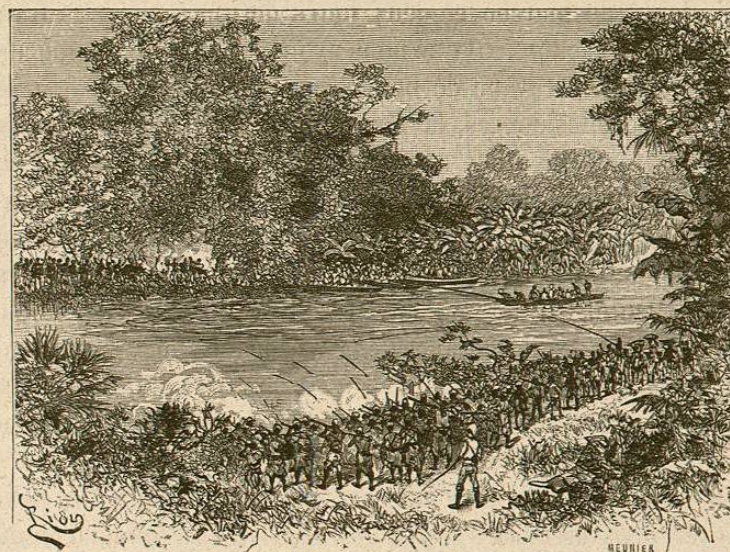
Dans la nuit du 18 mai, 669 personnes avaient passé la rivière; le 19, à 5 heures, 1168 hommes, femmes et enfants, 610 charges de colis, trois batelées de moutons et de chèvres, 255 têtes de bétail étaient sur l'autre bord. Seul, un veau fut noyé. Combien je fus satisfait du zèle et de l'activité déployés par le capitaine et le docteur!

Quelques heures plus tard, un des hommes du Pacha fut porté au docteur pour une blessure de flèche qui devint mortelle. Ce malheur me remit en mémoire les dix-huit premiers mois de nos expériences au milieu des insoucians Zanzibari.

Le 20, notre expédition reprit sa marche à travers l'épaisse forêt, et, par un sentier boueux, elle atteignit un petit village construit à une heure et demie de la rivière. Nous y entrions justement à l'heure où l'innombrable, l'intolérable armée de moustiques se donne ample carrière, s'insinuant partout, dans les yeux, le nez, les oreilles : c'était à nous faire regretter la forêt! Par bonheur, à neuf heures du soir, nos minuscules ennemis disparaissent et nous trouvons enfin le repos. L'odeur du vin de banane éventé et des fruits de rebut avait sans doute attiré la gent moucheronne. Nous découvrons dans le village deux de ces grandes auges, semblables à de petits canots, dans lesquelles les indigènes pressent les bananes mûres dont ils fabriquent leur boisson.

Pour la première fois je constatai que les Ouamba, dont nous foulions le territoire, possèdent aussi l'art de sécher sur des treillis de bois les bananes pour les moudre. Bien souvent, pendant mon voyage dans les régions forestières, j'avais été surpris que nombre d'indigènes parussent ignorer la valeur de l'aliment si nutritif et si sain que fournissent le plantain et la banane. Tous les pays qui produisent ces végétaux, Cuba, le Brésil, les Indes Occidentales, m'ont semblé d'une singulière insouciance à cet endroit. Si l'Europe connaissait les propriétés bienfaisantes de cette farine, elle en userait largement. Les enfants, les personnes délicates, les dyspeptiques en tireraient grand profit, et la demande en deviendrait rapidement générale. Pendant mes deux gastrites, un léger gruau de banane cuit dans le lait était le seul aliment que digérât mon estomac.

Le 22, il nous fallut patauger six heures dans les boues infectes et les fondrières avant de découvrir un endroit propice au repos. Je ne sais s'il fut jamais forêt tropicale de plus superbe magnificence, mais combien dure aussi pour la pauvre caravane, avec sa chaleur de fournaise et son éternelle moiteur! Tandis que nous avançons, enfouis sous la masse feutrée du sombre et noir feuillage, l'humidité planait en vapeur opaque et légère, devenant brume au sommet des arbres; plus haut, c'était un nuage épais de plusieurs kilomètres interposé entre nous et le soleil. Nous marchions, à travers les bas-fonds



Attaque des Ouanyoro au passage de la Semlki.

marécageux et la fange gluante et noire, percés jusqu'aux os par la pluie de vapeurs condensées tombant en larges gouttes, sous une lourde lumière de plomb, faite pour donner des idées de suicide; la sueur coulant en ruisseaux attestait la fatigue de nos pauvres corps. Enfin, à l'entrée d'un village en ruines, preuve trop certaine de quelque récent exploit des Ouara-Soura, nous espérions revoir le Rouvenzori, mais le vieux mont restait invisible derrière les nuages d'un bleu sombre, messagers de tempêtes prochaines. Nous distinguions vaguement les hauteurs de Mboga, plus éloignées cependant que l'énorme masse, derrière laquelle grondait déjà l'orage et d'où la pluie allait tomber à flots. Nous étions au centre de



l'immense cuve à fermentation dont les exhalaisons incessantes, concentrées en nuées toujours plus denses et nombreuses, atteignent le Rouvenzori, montent lentement le long des flancs et s'accrochent aux cimes jusqu'à ce qu'un coup de vent, balayant soudain les crêtes neigeuses, nous les montre en plein azur.

Le jour suivant, deux heures et demie de marche à travers un district peuplé nous portaient à Baki-Koundi, par un sentier le long duquel nous reconnaissons les silhouettes familières des campements de nains, nommés ici les Ouatoua.

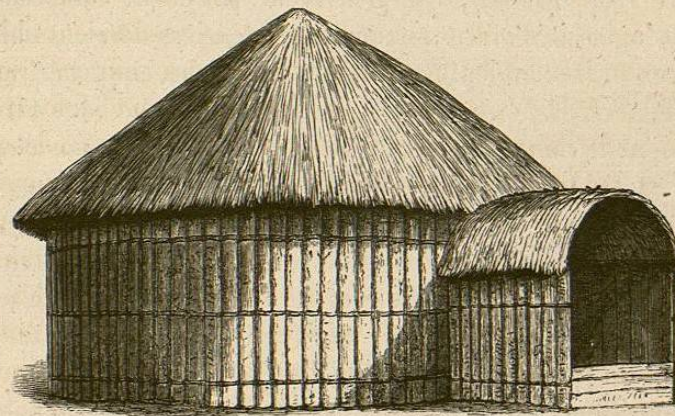
Vingt-cinq kilomètres nous séparent de la Semliki. Il a fallu trois jours de marche et deux jours de repos pour les franchir. Mais, si lentement que nous ayons avancé, si bien fournie que fût notre caravane de bonne eau courante, de viande, de grain, de patates douces, de plantains, de fruits, elle connaissait déjà quelques-unes des misères d'un voyage en Afrique. Des mères avaient abandonné leurs petits enfants sur le chemin : Hamdan, un soldat égyptien, se couchant sur le sentier, refusa obstinément de se relever, aimant mieux mourir que de continuer sa route. Cet homme n'avait rien à porter; il n'était pas malade; mais, voilà! il appartenait à la race des ânes; il ne voulait plus marcher, mais il pouvait mourir, et il fut impossible de le contraindre à suivre. Le bruit courut au bivouac que le commandant l'avait expédié sans façon.

Le 24 mai était un jour de repos et nous en profitâmes pour envoyer deux escouades tracer des sentiers. Je voulais être à même de me faire dès à présent une idée générale de la meilleure ligne à suivre. La première troupe prit une direction légèrement infléchie vers le sud-est et tomba sur quelques Baoundoui, véritables aborigènes de la forêt. C'était là une découverte importante, car nous croyions être encore dans l'Outoukou, nom porté par la partie de la rive est de la Semliki qui dépend du roi Kabba Réga. L'idiome des Baoundoui était nouveau pour nous, mais ils comprenaient un peu le kinyoro et nous apprirent que le Rouvenzori s'appelle chez eux Bougomboua, que les Ouara-Soura et les pygmées ouatoua sont leurs pires ennemis, et que ces derniers sont éparpillés dans les bois vers l'ouest-sud-ouest.

La seconde compagnie prit l'orientation sud-ouest et atteignit l'étroite terrasse herbeuse et découverte qui sépare de la

forêt la base du Rouvenzori. Ils nous décrivirent avec enthousiasme la richesse du pays, mais ils avaient aussi constaté l'hostilité et les dispositions belliqueuses de sa population. Les armes ne diffèrent pas de celles des peuplades sylvestres. Les femmes portent un collier de fer orné de pendeloques creuses en forme de fioles et terminées par deux jolies spirales.

Deux heures et demie plus tard, nous entrions dans un village de 59 huttes rondes, à toit conique, fermées d'une porte bien travaillée, décorée ici et là de dessins triangulaires rouges



Huttes sur la lisière de la forêt.

et bleus. Le palmier *Elais guineensis* croît en masses touffues près des habitations.

Le jour suivant, longeant les crêtes d'un étroit éperon boisé, entre des ravines profondes de 60 mètres ensevelies sous l'ombre d'arbres gigantesques, nous sortions de la forêt pour camper sur la terrasse herbeuse dans le village d'Ougarama, par 0° 45' 49" de latitude nord et 52° 34' 45" de longitude est. La terrasse n'offre pas ici ce gazon court et dru qui fait le charme de Kavalli. Seul, un gramin coriace y dresse ses stipes jusqu'à la hauteur de quatre ou cinq mètres.

Nous voyons tout à coup reparaître au camp l'Égyptien Hamdan. Abandonné à lui-même, il avait dû réfléchir qu'il est dur de mourir seul dans les bois déserts. Quant à moi, je me rendais mieux compte des difficultés renaissantes que suscitait le ramassis dont nous étions chargés. Pour aussi bas que je l'eusse naguère tenu, il était descendu à plusieurs degrés au-dessous



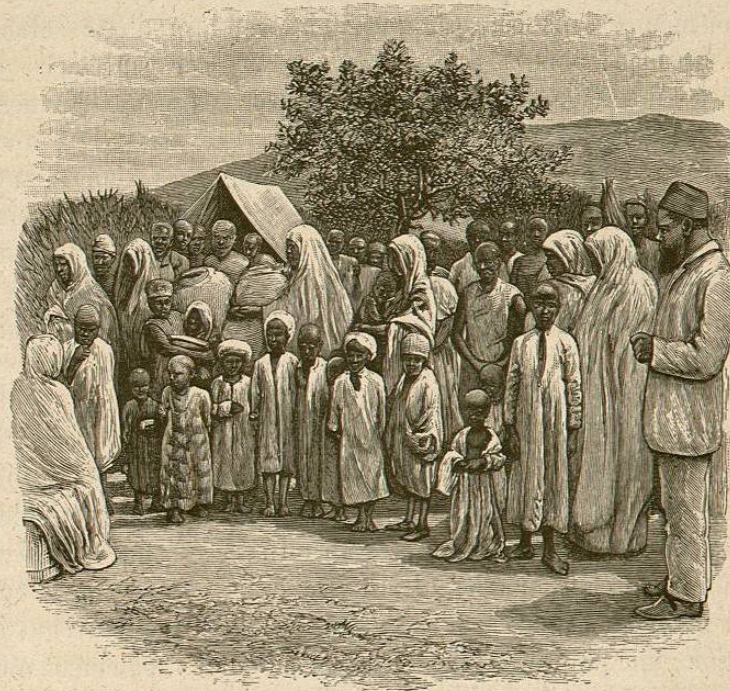
de zéro. Avec eux, les paroles n'avaient aucune valeur; la raison ne pouvait pénétrer ces cerveaux épais. Au départ, ils se précipitaient comme un torrent; une heure après, on les voyait musser, s'asseoir, allumer du feu et cuisiner, fumer, bavarder à oreille que veux-tu. Une fois l'arrière-garde sur le dos, c'étaient des regards aigres et mécontents, des murmures sans fin sur la cruauté des Infidèles. Presque chaque jour il fallait entendre leurs plaintes au sujet du capitaine Nelson et du lieutenant Stairs: l'un trop impérieux, l'autre trop exigeant. Ces gens-là ne pouvaient comprendre qu'il s'agissait d'ordres auxquels mes officiers devaient obéir; que ces ordres avaient pour unique but de les empêcher, eux, de s'égarer et d'être égorgés par les natifs; que plus tôt ils ralliaient le camp, mieux cela valait pour tous; que nos étapes de deux ou trois heures étaient à la portée des enfants eux-mêmes; que si notre devoir était de veiller sur leur vie, le leur était d'avoir quelques égards pour les Zanzibari marchant dix heures par jour, la tête courbée sous de lourds fardeaux; et qu'enfin je ne voulais pas que mes officiers blancs fissent le pied de grue sous l'humidité glacée, dans la fange puante des marécages, afin d'attendre des gens assez peu raisonnables pour ne pas cheminer régulièrement une heure ou deux et se reposer ensuite le reste des vingt-quatre heures. Ces pleurnicheurs, incapables de marcher les mains vides pendant deux ou trois heures d'affilée, étaient des Égyptiens au teint jaune. L'homme dont la peau recouvre un peu de pigment noir se plaint rarement; l'extrême noir et l'extrême blanc, jamais.

Les Égyptiens et leurs gens emmenaient une quantité inouïe d'enfants et de nourrissons. Lorsque l'espace était limité pour le campement, sur un étroit éperon, par exemple, dormir devenait presque impossible. Ces marmots étaient sans doute de nature irascible, car je n'entendis jamais pareils cris et vagissements. Négrillons et poupons jaunes rivalisaient à qui mieux mieux jusqu'après minuit. A trois ou quatre heures du matin, la musique reprenait de plus belle, éveillant toute la caravane, et les grognements de colère provoqués par ces bambins augmentaient encore le charivari.

Nos Zanzibari pensaient que si les peuples de l'Équateur sont d'excellents pères nourriciers, ils sont de fort pauvres soldats. Jusqu'à ce jour, le nombre, joint à la supériorité des

armes, avait habitué les Égyptiens à imposer le respect aux natifs. Maintenant vaincus, découragés, réduits en nombre, il leur semblait impossible d'atteindre jamais un pays tranquille et calme. Mais n'était-ce point précisément leur indiscipline, leur insolence qui avait fait du plus paisible indigène le plus vindicatif des ennemis?

A cette date, j'eus avec le Pacha un entretien d'où je tirai la conclusion que, malgré sa politesse, il n'avait pas oublié la



Femmes et enfants égyptiens.

scène du 5 avril. Pourtant, elle avait été nécessaire autant qu'inévitable. Nos natures étaient diamétralement opposées. Tant que l'action ne s'imposait pas, nous nous entendions tous deux parfaitement; Emin est un gentleman; il est instruit, laborieux; j'admirais, j'appréciais ses qualités. Mais les circonstances interdisaient de nous attarder aux bagatelles. Nous n'avions pas été envoyés au centre de l'Afrique pour passer nos jours en conversations scientifiques ou en longues causeries sur le lac Albert. Le temps était venu de marcher en avant; jamais nous ne nous serions mis en route si je n'avais



pris en main l'autorité. Nous étions partis,... mais j'entrevois avec chagrin d'autres causes de malentendus. Le Pacha était possédé du désir d'augmenter ses collections ornithologiques. Étant venus si loin exprès pour le secourir, nous pouvions, pensait-il, faire maintenant la route à notre aise. « Mais nous la faisons à notre aise, et pour une multitude de raisons : les petits enfants, le grand nombre de femmes chargées de nourrissons, nos traînards d'Égyptiens, l'espérance de nous voir rejoindre par Sélim Bey, la débilité de Jephson et de moi-même, sans compter que Stairs est loin d'être solide. — Eh bien! plus à l'aise encore. — Avancer par étapes de deux kilomètres et demi par jour, cela s'appelle sûrement aller à l'aise. — Bien! Mais ne serait-ce pas assez d'un kilomètre! — Au nom du ciel, Pacha, vous voulez donc vous éterniser ici! Alors, faisons notre testament et résignons-nous à mourir sans avoir accompli notre mission! » Comme derrière les sombres nuages du Rouvenzori, je sentais l'orage monter sourdement et une nouvelle explosion semblait imminente.

Je savais sa passion de collectionneur, mais j'ignorais qu'elle fût passée à l'état de manie. S'il eût trouvé des porteurs, il aurait massacré tous les oiseaux de l'Afrique, ramassé les plus horribles reptiles, les insectes les plus hideux, cueilli tous les crânes jusqu'à faire de notre camp un musée et un cimetière ambulants. Mais déjà les ulcères rongeurs se développaient sur les hommes du Pacha; la syphilis avait miné leur constitution; une piqûre d'épine au visage devenait rapidement une plaie horrible et bourbillonneuse. Ils avaient semé le vice; ils en récoltaient les fruits. En proie à la saleté la plus horrible, nos campements étaient un terrain d'élection pour la peste, un spectacle à apitoyer les dieux et les hommes. Les porteurs, maltraités, se mouraient — eh bien! alors, nous ne pourrions plus marcher du tout! Mais le Pacha était aux anges quand son secrétaire Radjab Effendi lui apportait de nouveaux spécimens. Il semblait pénétré de reconnaissance quand nous parlions d'un repos de deux jours, triste lorsqu'il fallait reprendre le harnais; mais quand nous aurions atteint, près du Rouvenzori, l'étape où nous complions séjourner une semaine... oh! splendide!!

Tout cela me laissait l'impression que nous étions attelés

à une tâche ingrate. Tant que je vivrai, je le sens, il m'aura en aversion, et ses amis les Felkin, les Junker, les Schweinfurth écouteront ses jérémiades sans se dire, peut-être, qu'en ce bas monde agir n'est pas seulement collectionner des crânes, des oiseaux et des insectes, et que le continent africain ne fut pas destiné par le tout bienfaisant Créateur à devenir simplement un colossal herbier ou un musée d'entomologie. Géant ou nain, tout homme rencontré dans ces solitudes a toujours affermi en moi la foi que je porte au fond de l'âme : l'Afrique a d'autres droits sur l'humanité. Chaque particularité de cette terre glorieuse m'émeut comme si j'entendais le cri d'appel de tout son peuple vers la civilisation et le relèvement. Il lui faut des chemins de fer, donnons-les! Le feu et l'eau, voilà les agents de transport par excellence et plus que partout ailleurs dans ces contrées si longtemps la proie des luttes fratricides.

Hélas! hélas! être séparé à peine par un jet de pierre de la grande chaîne de montagnes — non encore reportée sur mes cartes, — savoir là-bas ce lac dont nous a si souvent entretenus Kaibouga, notre chef mhouma; être déjà dans la vallée de la Semliki avec ses trésors d'arbres et de plantes! cette Semliki qu'on nous dit relier le lac supérieur au lac inférieur et que nous avons entrevue, mais non encore suivie! Entendre parler de ces merveilleux Lacs Salés qui pourraient approvisionner le monde entier, de ces Ouazongora aux formes d'hercule, de tant de peuplades intéressantes, de ces mystérieux Ouanyavingui que l'on croit descendus d'hommes blancs! Se sentir tout près de ces colosses aux têtes blanches que je devine être les Monts de la Lune si longtemps perdus! Être dans la région des fabuleuses Fontaines du Nil, le pays des merveilles et des mystères, des pygmées et des géants dont parlent les vieilles légendes, et ne pas ressentir l'ardente passion de connaître le vrai de tous ces récits! Celui qui dressa ces monts éternels et qui tapissa leurs pentes de mousses, de lichen et d'herbe moelleuse, qui les sillonna de mille ruisseaux joyeux portant la neige des sommets dans la fertile vallée, qui jeta sur elle le vert manteau de la forêt puissante et sans limites, au feuillage brillant d'un impérissable éclat, Il veut, Lui, le Créateur, qu'elle soit réservée à de plus hautes destinées qu'à celle de couvrir des oiseaux rares et de produire des reptiles plus ou moins curieux!



La richesse de cette région la caractérise. Dix bataillons y trouveraient leur subsistance sans le moindre fourrier. Nous n'avons qu'à ramasser et manger. Nos éclaireurs trouvent partout des plantations en plein rapport, les greniers des indigènes regorgent de millet rouge, les huttes sont bondées de maïs, et, dans les jardins, des ignames, des patates douces, des colocasies, du tabac.

Du contrefort d'Ougarama nous suivions des yeux, jusqu'à plus de 2 400 mètres d'altitude, les pentes parsemées de cultures; les ravines tortueuses sont dessinées par les verts bananiers; le haut et le bas pays semblent regorger de population, de produits comestibles et autres. La lunette d'approche permet de constater que la forêt revêt les sommets jusqu'à la hauteur de 2 700 à 3 600 mètres, et que, sans les plantations, elle serait descendue partout jusqu'au pied même de la montagne. Les bananiers sauvages montent à l'assaut des hautes crêtes, prêtant leur grâce élégante aux pentes déboisées, et dépassant de leurs bouquets verts les herbes les plus vigoureuses. Les cimes du Rouvenzori apparaissaient à demi voilées par des nuages plombés. Les monts dont il est le roi semblaient jouer à cache-cache sous les volutes capricieuses de blanches et changeantes vapeurs. D'après l'anéroïde, Ougarama est à 915 mètres; le point d'ébullition le met à 897 mètres. La triangulation nous donne, pour la crête au-dessous de laquelle s'allonge notre contrefort, une altitude de 2 790 mètres.

Dans les bois avoisinant le village, nous trouvons deux femmes au teint clair, fort jolies, qui parlent l'idiome de Kinyoro. C'est d'elles que nous tenons ce nom d'Ougarama porté par le village ouamba; elles disent aussi qu'Outoukou est l'appellation donnée au pays découvert jusqu'à la rivière Mississi et au lac; que nous allons entrer dans le district de Boukoko, résidence de Sibaliki, principal chef des Ouamba; qu'au delà nous trouverons Boutama; que d'Ougarama à l'extrémité nord du Boukondjou ou Oukondjou, il y a une journée de marche; que deux autres nous amèneront ensuite à Toro, par la montagne; que le roi de l'Oukondjou septentrional s'appelle Rouhandika; que les Ouakondjou possédaient autrefois de grands troupeaux de bétail, mais que les Ouara-Soura les leur avaient volés. Elles nous apprennent enfin qu'en suivant la ligne de base des grands monts, il suffira de trois jours

pour atteindre un pays d'herbe courte où paissent nombre de chèvres et de moutons, voire même des bovins; mais que les Ouara-Soura pillaient si souvent les campagnes qu'on pouvait à peine conserver quelque bétail. Les pires ennemis des Ouamba, bûcherons et laboureurs, sont les nains ouatoua, qui ruinent les plantations et détruisent les cultures, tandis que les Ouara-Soura au service de Kabba Réga dévastent en grand le pays.

Quand je demandai à ces femmes si elles avaient des jours de beau soleil, si la neige des montagnes se voyait claire et brillante pendant deux ou trois jours, une semaine, un mois, elles affirmèrent n'avoir jamais eu tant de pluie que ces derniers temps; aussi ne doutaient-elles pas que nous l'eussions à dessein conjurée afin de découvrir plus aisément les traces de nos ennemis. Elles nous avaient d'abord pris pour des Ouara-Soura, mais nous emmenions beaucoup de bétail, or les Ouamba n'en ont plus; donc nous n'étions pas ceux qui les avaient pillés. Quand j'eus répondu que nous avions enlevé ces troupeaux à des peuplades soumises à Kabba Réga, elles s'écrièrent: « Oh! si les nôtres savaient cela, ils vous apporteraient tout ce qu'ils possèdent! — Eh bien! allez, et dites-leur que nous sommes des amis pour tous ceux qui ne nous ferment pas la route. Nous allons dans un pays éloigné, et comme nous n'avons pas d'ailes, il nous faut user de vos sentiers. Mais nous ne faisons aucun mal à qui ne lève pas la lance ou ne pointe pas la flèche contre nous. »

Les neuf kilomètres de marche du 28 traversèrent une série d'éperons séparés par des ravins profonds de 60 mètres où la route descendait pour remonter la pente opposée. Si rapide était-elle et si glissante, noyée d'une pluie fine et sans trêve, qu'il fallait nous accrocher aux arbres et aux lianes. Un âcre relent de tiges pourries et de bananes décomposées errait autour de nous et nous soulevait le cœur.

Une étape de sept kilomètres nous amène le lendemain à Boutama, non plus par les fondrières, la boue, les dégringolades et les escalades de la veille, mais par une route aussi belle, aussi large que pied européen puisse désirer en Afrique. Le sol, marne et silice, absorbait instantanément la pluie; presque partout, les touffes de roseaux s'écartaient assez pour nous livrer passage, et la terre était suffisamment battue par la foulée des éléphants.